



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
Robe de satin garnie de blonde de soie, Toque Aérienne en blonde ornée
de marabouts, Des magasins de M^{me} Mure .

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (Vosges).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

JADIS ET AUJOURD'HUI.

JADIS comme aujourd'hui les femmes étaient coquettes;
jadis comme aujourd'hui elles aimaient à plaire, à s'amuser, à
s'embellir; jadis comme aujourd'hui elles avaient leurs erreurs
et leurs grâces, leurs défauts et leurs charmes; comme aujour-



d'hui aussi elles avaient jadis la manie d'appliquer un mot bizarre à une mode des plus simples, ou de donner un nom antique à une coiffure moderne. Les *plaintes indiscretes*, la *grande réputation*, l'*insensible*, le *désir marqué*, la *préférence*, les *vapeurs*, le *doux sourire*, l'*agitation*, les *regrets*, la *composition honnête*, tous ces mots étaient autant de noms donnés aux différentes garnitures des robes dont nos ancêtres se revêtaient. Nous y avons substitué les garnitures à la *Marie Stuart*, à la *Médicis*, à la *Séigné*, à la *Ninon*, etc., etc., et la mode, après avoir épuisé toutes ses ressources, semble se plaire à changer les mots, ne pouvant plus varier la forme. Il faut avouer cependant que nos aïeules, à en juger par les noms qu'elles adoptaient, étaient bien plus romantiques que nous n'osons l'être dans le siècle présent. Leur moindre frivolité avait un nom qui semblait émaner d'un sentiment; leurs rubans s'appelaient *attention*, *marque d'espoir*, *œil abattu*, *soupirs de Vénus*, un *instant*, une *conviction*, etc., etc. On a vu à l'Opéra, en 1787, une dame ayant une robe *soupirs étouffés*, ornée de *regrets superflus*, avec un point de *candeur parfaite* (1). Ses souliers étaient couleur des *cheveux de la reine*, brodés en diamans *en coups perfides*; sur sa tête était le *venez-y-voir* en émeraudes, fixé par un bonnet de *conquête assurée* garni de *plumes volages*, ayant sur l'épaule un schall couleur *gens nouvellement arrivés*. Sa colerette était montée en *bien-séance*, avec un *désespoir d'Opale*, et un manchon d'*agitation momentanée*. A cette description originale nous ne pouvons nous défendre d'opposer celle de la toilette d'une dame aperçue aussi à l'Opéra en 1826. Ses souliers étaient en satin noir; sa robe en velours écossais, et son écharpe en gaze cachemir écossais, auraient peut-être transporté les souvenirs vers des pays lointains, si une toque d'une élégance, d'une grâce, d'une légèreté toute nouvelle, n'eût fait reconnaître le bon goût et l'art inimitable qui distingue nos modes françaises. Chacun admirait, contemplait ce charmant édifice de blondes, supporté par des duvets de marabouts, et l'on entendit bientôt les initiées du temple de la Mode, faire circuler le mot de *toque aérienne*, nom bien digne de cette coif-

(1) Toutes ces dénominations sont historiques, du moins est-il vrai qu'on les retrouve dans les annales du tems.

fure séduisante, et bien digne de passer à la postérité pour lui offrir un modèle qui surpasse en élégance et en légèreté tout ce qui a été inventé jadis et aujourd'hui.

CHAUSSURE DE BAL. — *Bas de soie en tulle fleuri, pour homme.* Dans les dernières réunions on a remarqué ce nouveau genre de bas, qui se distingue par la finesse du travail et la richesse des dessins. — Cette nouveauté se trouve dans les principaux magasins de bonneterie.

On voit porter dans de grandes toilettes des chapeaux en blonde ou en tulle, dont la passe, toujours très-évasée, est bordée par une quantité de marabouts courts et rapprochés, qui s'attachent sous la passe, et dont les bouts retournent et se fixent sur le dessus, ce qui forme tout autour du chapeau un bourelet très-gros et très-léger; une quantité de marabouts dispersés dans des crevés de blondes, enjolivent le fond de la tête; on y appose aussi quelquefois un fichu de blonde garnie d'un bourelet en marabouts.

On appelle *béret à l'espagnol* ceux dont le fond en velours est travaillé en or ou argent. Des chefs d'or le bordent, et des glands en or tombent sur le côté.

Comme les *bérets* sont décidément la coiffure la plus en vogue, on en voit qui s'adapte à tous les genres de costumes. Ceux qui nous ont paru de la plus élégante simplicité, étaient en gaze lisse jaune ou blanche; le fond de la tête est d'une largeur excessive, et très-incliné sur un côté; trois coques de rubans, placées sur le côté opposé, couronnent le haut de la tête et font un effet charmant. Le velours et le cachemir écossais s'emploient également pour les *bérets*.

Les petits bonnets en blondes et fleurs sont toujours de mode pour les demi-toilettes. Il est à remarquer que toutes les guirlandes se placent sur les cheveux, et que les bonnets semblent posés par-dessus. Les plus élégans ont de très-longues barbes richement garnies en blonde et arrondie vers le bout. Quelques-uns de ces bonnets ont, dans le fond, des compartimens qui laissent passer des nœuds de cheveux, et leur donnent beaucoup de rapport avec les bonnets à l'Isabay.

On voit au matin porter quelques capotes en satin noir, bordées d'une large blonde noire; le fond est orné de nœuds ou d'aigrettes noires. On porte aussi des capotes en satin ou velours gros vert, garnies d'une chicorée de la même étoffe.

Les chapeaux en satin blanc sont d'un négligé très-élégant. On voit reparaître aux bords de quelques-uns des ruches en tulle; on pose sur quelques autres des guirlandes. Les chapeaux en velours bleu ou oreille d'ours, doublés, liserés et garnis de rubans ou de pattes en satin jonquille, se portent le matin; mais ceux en velours noir sont toujours ce qu'il y a de plus distingué comme chapeaux de ville.

Le crêpe aérien s'emploie beaucoup pour robes de bal. On en voit de blanc, bleu et rose. Lorsqu'elles ne sont pas destinées à figurer pour robes dansantes; on les garnit quelquefois de deux ou trois volans découpés en dents de loup, attachés sous une tresse de ruban de la même couleur; d'autres sont garnies d'un très-large bouillon traversé par des rouleaux de satin très-rapprochés les uns des autres. Les robes en crêpe blanc pour bal sont souvent garnies de rouleaux en couleur, relevés en différens sens par un ou plusieurs bouquets. Les corsages de ces robes sont drapés, mais pour varier l'uniformité de cette coupe on pose sur la poitrine des paremens en satin, bordés d'une petite blonde froncée. Ces paremens se posent en zig-zag ou en festons, ce qui donne beaucoup d'élégance au corsage. On garnit les manches d'une manière analogue. Quelquefois une large blonde, attachée aux coins des draperies de la poitrine, vient retomber sur le dos et autour des épaules.

La gloire de l'Écossais n'a pas encore pâli, et son règne semble même attendre avec sécurité le retour du printemps. Loin que la mode semble moins le favoriser, ses couleurs au contraire acquièrent plus d'éclat de jour en jour; ses carreaux s'agrandissent et ses nuances se multiplient à l'infini. Nous en voyons l'exemple dans les magasins Sainte-Anne, où l'Écossais est présenté sous deux cents aspects différens. Rien n'égale la beauté et la variété du dernier assortiment que M. Delisle, propriétaire de ces grands magasins, vient de

recevoir. Nous citerons particulièrement les velours, qui sont d'une richesse et d'un éclat admirable; puis les étoffes en laine pour manteaux. Il nous a été difficile de ne pas observer que les carreaux les plus nouveaux sont d'une telle grandeur qu'il est impossible à une petite femme de dépasser la hauteur de quatre ou cinq tout au plus. Il est vrai que d'après la nouvelle coupe des manteaux on place l'étoffe en biais, ce qui donne beaucoup plus de grâce aux plis, et rend le dessin plus joli; mais enfin les carreaux seraient-ils encore plus grands, dût-on n'en employer que deux ou trois pour faire une robe, enfin si telle est la mode, nous devons redire que c'est charmant, bien persuadés que mille autres le rediront avec nous.

Bien des dames, quels qu'en soient les motifs, ont souvent besoin d'une couturière du second ordre. Nous leur recommandons M^{lle} Poudrille, rue du Marché St.-Honoré, n^o 11, maison du notaire; élève d'une de nos grandes couturières; cette demoiselle met autant de modestie dans ses prétentions, que de grâce dans sa coupe. Le tarif de ses prix et celui de l'ouvrage qu'elle demande pour telle ou telle confection de robe, nous a paru dicté par le superlatif de la modération et de l'équité.

L'ÉTUDIANT EN DROIT.

C'est une chose fort agréable que d'arriver à la fin de ses études avec la perspective de faire son droit à Paris. Que de charmans projets l'on se plaît à former; on veut allier les plaisirs aux devoirs: on se croit certain de concilier les uns et les autres, et de trouver du tems pour tout.

Ce fut avec cette flatteuse espérance que je vis arriver la fin de 1821. Mon père avait conservé beaucoup de respect et d'affection pour M. D. . . . chez lequel il avait été élevé. Cet estimable vieillard ne faisait plus d'éducation, mais il avait chez lui de jolis logemens pour douze jeunes gens, qui mangeaient à sa table, et suivaient des cours au-dehors. Pourvu qu'ils fussent exacts aux heures des repas, tout allait bien; ils étaient censés rentrés à dix heures du soir. On sait que les portiers sont discrets, et l'on ne s'étonnera guère, lorsque j'avouerai ici, que nous prenions tous beaucoup plus de latitude qu'il ne nous en était accordée.

Ma mère avait renouvelé mon trousseau, et les dons de mes tantes, sœur et cousines, l'avaient rendu aussi complet et considérable que possible. Ma chambre était retenue ou m'attendait. Mon père m'accompagna; il voulait me présenter à ses amis de Paris. On disait dans la famille que j'étais joli garçon et que je lui ressemblais; à ce compliment mon père ne manquait jamais de sourire, et répondait d'ordinaire : « Pourvu qu'il soit sage et bon enfant, c'est tout ce qu'il faut ». Mes camarades disaient que j'étais bon enfant; j'avais l'espérance de devenir sage avec le tems : j'étais content de moi et des autres.

Mon père me fit habiller par un bon tailleur, pour me faire paraître avec avantage devant ses anciennes connaissances. Rien ne me manquait : un bon oncle que j'avais été voir, en me rendant à Paris, m'avait donné une très-belle et très-bonne montre à répétition, en me disant que c'était un meuble utile pour se lever de grand matin. Je la fis sonner plusieurs fois la première nuit. J'en étais tellement occupé que je ne pouvais dormir. Dès la pointe du jour j'étais levé; rangeant mes livres, j'écrivis à tous mes bons parens. Mon père fut enchanté de ma vigilance; elle se soutint le lendemain, et le troisième jour encore; car je fus conduire mon père à la diligence. Il me quitta après m'avoir donné tous les conseils que lui dictait sa tendre sollicitude, et m'avoir remis 500 fr. pour le premier trimestre de ma pension, en me recommandant l'ordre et l'économie. Je l'embrassai en pleurant. J'étais très-content d'être à Paris, maître de ma personne, et cependant le départ de mon excellent père et ses discours affectueux m'avaient vivement émus.

Rentré chez moi je ne pouvais rien faire. J'attendis avec impatience le déjeuner. Je fis connaissance avec mes nouveaux camarades; ils me parurent tous fort aimables; ils appartenaient tous à de fort bonnes familles; quelques-uns mêmes étaient titrés. Ils recevaient de fortes pensions de leurs parens. Ces subsides ne suffisaient à aucun d'eux. Cependant il leur était accordé plus qu'à moi. Ma rente me paraissait considérable, et je ne doutais point, avec la sage administration que je saurais y mettre, de pouvoir faire de très-jolis cadeaux à ma sœur et à ma petite nièce, avec le superflu de mon revenu.

Je ne fis pas grand chose les premiers jours. Mes nouveaux

amis me conduisirent visiter ce qu'il y a de plus curieux à Paris, après quoi nous fîmes à l'Opéra, aux Italiens. Nous rentrions tard moyennant la petite rétribution d'usage glissée au portier.

Ma montre qui avait sonné si exactement quatre et cinq heures les premiers jours, ne sonnait déjà plus; j'avais oublié de la monter: bientôt il lui arriva d'autres accidens. J'accrochais d'abord ce cher bijou près de mon lit; mais fatigué d'une cavalcade qui s'était terminée par un bon dîner, suivi d'un spectacle, couronné par glaces et punch, je la laissai dans mon gousset le matin, pressé de m'habiller pour paraître au déjeuner, sortant de mon lit en grande hâte vers dix heures, je prends étourdiment le vêtement nécessaire, la montre vole loin de moi! J'ai à peine le tems de regarder tristement ce premier désastre; je pense à mon oncle et à l'utilité d'une montre à répétition pour faire lever de bon matin un étudiant en droit, et cours me placer à table.

(La suite au Numéro prochain.)

NOUVELLES DES THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.—Nous nous étions trop pressés en annonçant que la représentation donnée au bénéfice de M. VESTRIS devait avoir lieu le 27 (vendredi dernier); l'intérêt qu'inspire cet artiste excuse l'erreur que nous avons faite. Cette représentation aura décidément lieu demain, 1^{er} février; rien n'est changé à la composition du spectacle.

THÉÂTRE DE S. A. R. MADAME.—Ce théâtre est si riche qu'il prodigue pour ainsi dire ses richesses. Le *Confident* avait donc à peine paru, que voilà déjà la *Demoiselle à marier* qui vient partager avec lui les suffrages du public, et sous les traits de M^{me} Jenny-Vertpré elle était certaine d'en obtenir une bonne part. Un jeune acteur nommé *Paul*, qui était au théâtre Saint-Martin, a débuté avec succès dans cette nouveauté: il manquait au théâtre de MADAME, où l'on compte plusieurs talens véritables. La *Demoiselle à marier* est de MM. Scribe et Mélesville... Succès.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — Les *Dames à la mode* ne

cessent pas de l'être à ce théâtre, où le public va rire tous les soirs des mots spirituels et des légères épigrammes dont cette bluette fourmille. C'est réellement après avoir vu cette pièce que l'on peut dire :

Le français né malin créa le vaudeville.

La *Salle des pas perdus* est la seconde nouveauté que ce théâtre a donnée depuis sa restauration. Cet ouvrage n'est pas sans mérite; mais il prouve combien ce sujet était difficile à traiter : il faut donc savoir gré aux auteurs de leurs efforts. Le Vaudeville prépare plusieurs nouveautés; l'activité et le désir de satisfaire le public y sont à l'ordre du jour : la prospérité de ce théâtre n'est donc plus un problème.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Les amateurs du genre un peu sentimental vont goûter à ce théâtre les douces émotions que leur font éprouver diverses situations du *Chiffonnier*, et surtout l'accent et le jeu si vrais de Potier, et la sensibilité de M^{lle} Pauline; tandis que les amateurs de cette gaîté, si naturelle aux français, vont y sourire à des traits spirituels, en regrettant cependant de ne pas trouver dans cet ouvrage quelques situations réellement comiques; mais les auteurs semblent oublier que le vaudeville n'est qu'une comédie mêlée de couplets. Le *Chiffonnier* a néanmoins la vogue, et il la mérite.

C. DE M.

ANNONCE.

Pensées du général Foy, membre de la chambre des députés, tirées de ses discours prononcés à la tribune législative, pendant les sessions de 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824 et 1825; précédées d'une Notice sur la vie militaire de ce général, du détail circonstancié des cérémonies qui ont eu lieu aux obsèques de ce grand capitaine, des discours prononcés sur sa tombe, du dithyrambe de M. Viennet, d'une élégie de M. Alexandre Dumas et des vers de M^{lle} Delphine Gay, orné d'un portrait dessiné par Maurin. A Paris, chez Achille Desauges, libraire, rue Jacob, N° 5.

A ce Numéro est jointe la Planche 362.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.